

## Visions des coulisses

Pierre DesRuisseaux

Volume 34, Number 3 (201), June 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31367ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

DesRuisseaux, P. (1992). Visions des coulisses. *Liberté*, 34(3), 75–80.

---

## ENTRE DEUX LIVRES

---

---

PIERRE DESRUISSEAUX

### VISIONS DES COULISSES\*

Je porte en moi l'enfant qui m'explique le chemin. Un coup de vent et je suis assis

Tout à coup dans leur regard, rien qui ne ment pas

dans la guerre de l'histoire, les êtres humains sont en fuite, pleins de tendresse et d'idéal

reçu un appel de mon frère m'offrant de me céder sa place de candidat-juré. Juré: personne qui s'inquiète de n'être pas équitable. Peu pour moi

les mots de mon enfance ont été tout pour moi

l'écriture a besoin qu'on la cherche. L'écrivain se détériore d'appeler dans la voie où il ne perçoit rien que l'extrême force du nivellement

---

\* Ces notules prises au fil des jours ne sont ni des axiomes ni des formules mais des haltes nécessaires au milieu des «circonstances» qui modèlent si profondément la gestation de l'œuvre. Fusils pointés sur le réel par le passager qui tend vers son propre univers, chacune de ces notules se plaît à imaginer ce que peuvent bien cacher pour lui les hasards qui s'offrent au bord de la voie ferrée et qui sont à l'origine des textes qu'elles font naître.

---

c'est la vie atrophiée qui nous tue, et nous devenons comme des animaux dans le formol

savoir qui il est. Chez la plupart, «il» se trouve de l'autre côté du mur, là où la précision de vivre devient réflexion, néant que Nelligan n'a pas pu éviter

parfois il me manque ce que je veux devenir

ne te laisse jamais circonvenir par ce qui est trop léger

j'ai besoin de ce vent que j'entends siffler à l'extérieur de ma cabane. La truie chante et son chant suffit. Cela seul n'est pas une voix défaillante

qui écrit vraiment pour soi écrit aussi pour d'autres, nécessairement. Le dilemme n'est pas là, sauf peut-être pour le spectateur, le lecteur, miroir idéal

la diarrhée littéraire est chez plusieurs un art qui se cultive

le plaisir est sans signes, sans voie, il est «en tant que tel»

une durite qui éclate et voilà que je reviens entièrement à moi, seul dans la nuit et l'hiver, pas un chat à l'horizon. L'âme chauffe. Moment privilégié d'allègement

plus j'affirme moins je comprends

la question paraît insoluble: comment écrire? La réponse est pourtant évidente: comme j'écris, tout simplement, dans cette sphère où il n'y a personne d'autre que moi

ami, ne brise pas mon existence en m'enlevant mon ombre. Pendant des années, je devrai la chercher. Et maintenant, il faut que je souffle

---

le bégaiement comme symbolique de Sisyphe. Faute d'avoir fait passer dans le langage la mémoire. Quand je rencontre une idée où je n'entre pas

maître qui est parlé par son langage, composé par celui qui s'en pénètre, le vrai travail littéraire impose le dialogue, ce qui est bien le contraire du silence

horribles comme toi, les personnages d'action. Parfois je devrais me rendre horrible à moi-même

«Rends-moi éternel mais n'aie aucune pitié pour moi.»  
(Rúmi)

découvrir les racines de ce sentiment de culpabilité qui m'habite. Je me sens sale dans le regard, dans toutes les possibilités d'ÉCRITURE. Ou est-ce que l'âme arrive trop tard

il n'y a qu'une seule question et toutes les clés ramènent à une unique réponse. Ai-je oublié d'effacer de ma mémoire le souvenir des mondes précédents et est-ce que je vais devoir admettre un dieu, n'importe quel dieu

hommes des lumières il avait résolument le souci des formes

«Car si ne ne suis pas un écrivain, qui suis-je?» (Daniel Gagnon) Je me demande ce que fait là la première partie de la question

la langue est un instrument de développement dans la mesure où celui qui se donne charge de l'imaginaire prend la peine, et les moyens de le développer

---

neuf mois de douleurs et soixante ans d'espoir. Et si facile de se placer du côté des accusateurs

la parole et la littérature ont davantage besoin de sentiments que de belles phrases: re-connaissance de ce qui sous-tend la parole, et la littérature. Exemple: Yves Thériault

à force d'avoir peur, il n'osa plus rien dire et à force de ne rien dire, il en est venu à ne plus penser. Comment ne pas croire après tout qu'il en était beaucoup mieux ainsi

parfois le souvenir est en somme un rêve. Dans le souvenir sont tous les rêves qui y ont jamais vibré et nulle part tu ne peux déposer tes souvenirs

devant l'allée la neige éphémère transformée en eau avec le printemps et pas encore canalisée dans le fossé. Blasphèmes du nouveau voisin d'en face: risque réel de se retrouver face au néant

il me reste la certitude d'un manque (malgré tout)

L'homme est la mesure de toutes choses: de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas. (Protagoras) Qui est-elle donc, cette personne délicate, impérissable, qui s'éveille à elle-même

le mensonge seul est capable d'être un guide car seul il s'ouvre sur l'infini, sur ce que tu ne tiens pas

le présent est absent simplement comme «moi»

la vie moderne s'exprime par des formules de pensée toutes faites. Il ne faut que parler, enfin, dire des choses: «balus-

trade», «clé de contact», «résine époxyde», «c'est songé!» Et dans tout ça l'intraduisible

*Je sublime* de Benjamin Péret, meilleur roman inspiré par la résistance à soi

peu à peu j'arrive à ne pas désirer cerner ce qui est, à ne pas dire: «Ça je le sais!»

«Je n'écrirai rien qui ne soit d'un vaste pays ne lirai rien qui ne porte à l'allégresse.»

ce que le socialisme nous aura laissé: une façon (qui n'est pas comme une autre) de ne pas «vivre» autrui

n'hésitez pas à *rayonner*. Tout autre verbe ne serait pas fidèle aux mots de mon enfance. Cette formule me rapproche un tant soit peu de la joie

«En y réfléchissant bien, c'était tout l'héritage terrestre qui me suivait dans ma profession aquatique...» (*Au temps où j'étais Dieu*)

d'un coup la phrase s'interrompait le train qui avait été de longues heures prison devenait fleuve, quelqu'un jetait un mégot par la fenêtre

«Don't cry, little rain!»

chemin et nu à traverser/ je choisis la blessure si l'herbe/ fausse/ Chihuahua par ces trop bas nuages/ savoir que je n'ai pas choisi/ l'infailible étrangeté/ de ces poteaux qui tombent/ j'avance sachant que je fus un jour ce miroir grand ouvert

«Jamais plus tard ces fleurs vont-elles s'évanouir.» (Ferlinghetti)

j'ai besoin d'un tant soit peu de silence pour m'entendre: qui suis-je dans leur regard qui s'installe? Comme si c'était mon affaire. Quelque chose à nettoyer dans le regard

le mythe me consume l'âme, cet autre cours du monde, et la réconciliation émane de ce bref bienfait d'être délivré un moment de mes épaisses lunettes

ils ne sont pas mes pères et ce silence qu'ils ont pour moi est une parole à déchiffrer. Mais je ne serai jamais le fils de ces pères-là et chacun sait que tous les enfants conspirent contre leurs parents pour les retirer de la circulation (Edipe)

je suis d'une génération qui n'a pas voulu gérer ses ambiguïtés, elle préfère les laisser en héritage, pour bien montrer qu'elle a bien d'autres choses à faire, et beaucoup beaucoup de chats à fouetter

la racine la plus profonde de tout vœu repose dans le sexe

comment n'aurait-il pas pressenti qu'il n'appartenait pas vraiment à la terre et qu'il devait mener la passion à son terme s'il voulait se délivrer de la mort